

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Edité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

*G<sup>al</sup> Radko Dimitrieff*  
COMMANDANT D'UNE ARMÉE RUSSE

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs



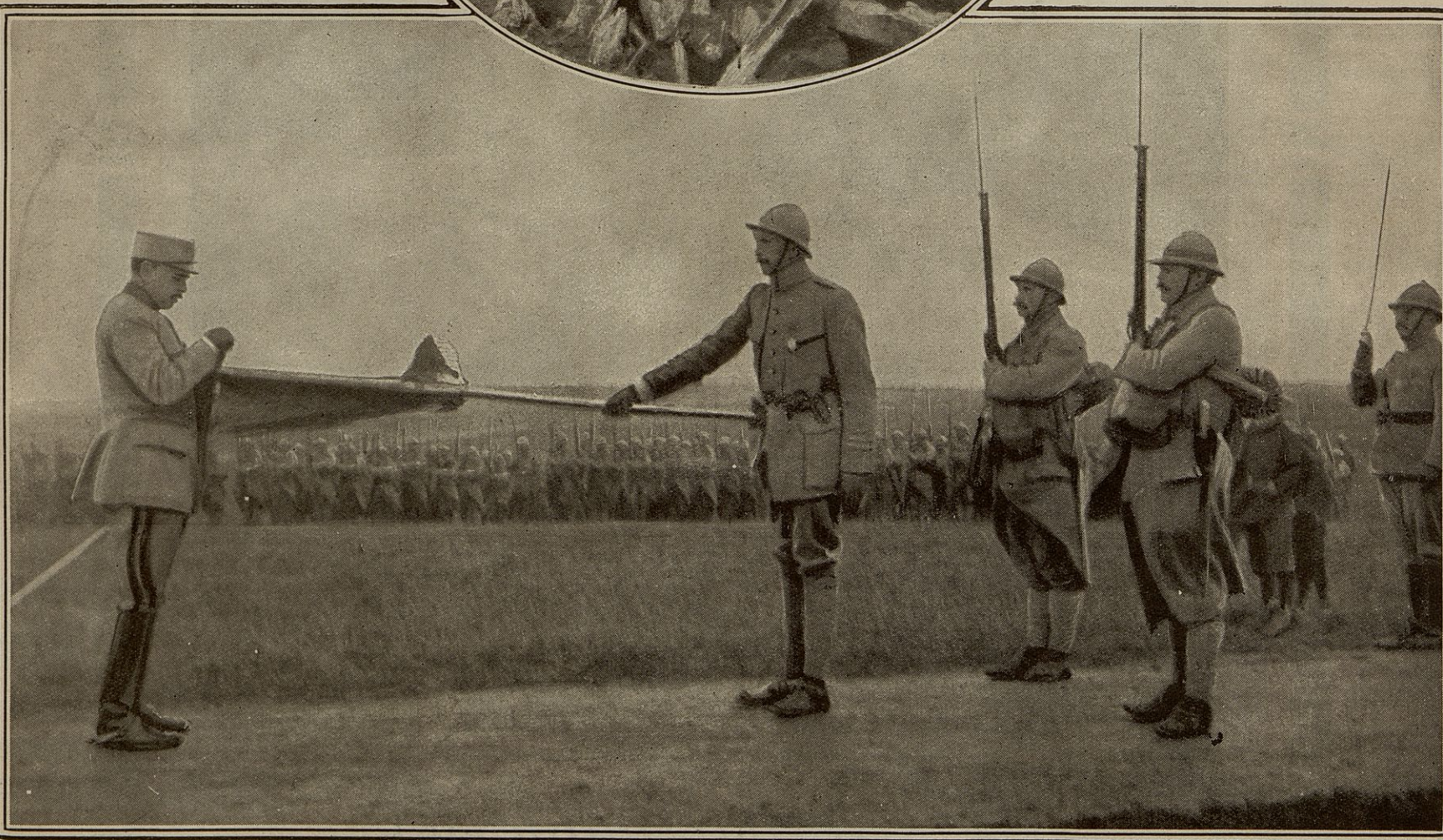
## APRÈS LA PRISE D'ABLAINCOURT



La butte d'Ablaincourt faisait partie de la forte position constituée par les villages presque contigus d'Ablaincourt et de Pressoir, à environ 4 kilomètres de Chaulnes; nos troupes l'ont vaillamment enlevée le 4 novembre, progressant du même coup jusqu'à Gomiécourt. Ces deux villages comptaient ensemble 350 habitants et étaient prospères.



Les Allemands avaient transformé en forteresse le château d'Ablaincourt; il fallut les en chasser à coups de canon; du château il ne reste plus que ces ruines. Dans le médaillon : l'état actuel du parc; des arbres magnifiques rappelaient qu'il fit partie de l'immense parc dont les ducs de Chaulnes avaient couvert la région où ils possédaient de grands domaines.



Le 308<sup>e</sup> d'infanterie, qui avait glorieusement participé aux combats de la Somme, se distingua particulièrement dans la conquête d'Ablaincourt; dans un admirable élan, il enleva la position fortement organisée. Pour le récompenser la croix fut décernée à son drapeau. Devant les troupes qui présentent les armes le général F... procède à la cérémonie de la décoration du drapeau, cérémonie toujours émouvante car chacun se souvenant des dangers courus, prend sa part de l'honneur collectif fait au régiment.



# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 8 au 15 Février

**L**e maréchal Douglas Haig, dans une entrevue qu'il a accordée à un rédacteur du *Matin*, a formulé, relativement à la guerre, des déclarations émouvantes, car elles expriment la résolution, la foi en la victoire qu'il partage avec la nation dont il commande les armées. Ne pouvant les reproduire toutes ici, nous donnerons au moins les plus significatives : « Ma confiance, a dit le maréchal, est absolue dans la victoire de nos armées, et tous mes officiers, tous mes soldats la partagent... Je crois que l'année qui commence sera décisive quant à la marche de la guerre et verra se produire, militairement parlant, la décision. » Parlant des soldats français, le maréchal s'est exprimé ainsi : « Nul mieux que moi — hormis les Allemands — n'a pu apprécier de plus près la splendide force d'attaque ou de résistance de vos belles troupes de France en conjonction avec les nôtres. Nous marchons d'un cœur égal et la main dans la main. »

Les faits qui se sont succédé durant la période du 8 au 15, s'ils ne sont pas tous très importants, sont du moins de nature à justifier la confiance exprimée par le maréchal.

Le front belge, où l'artillerie poursuit sans répit son œuvre de destruction des ouvrages que l'ennemi reconstitue à mesure, est resté agité par de fréquentes actions d'infanterie, dont il n'est résulté d'ailleurs aucun profit pour les Allemands. C'est ainsi que l'on a vu reparaitre dans les communiqués le nom de la célèbre Maison du Pas-seur, pour la possession de laquelle on s'est tant battu qu'il n'en reste absolument rien. Au nord de cet emplacement, nos alliés occupent des tranchées que l'ennemi, le 10, a tenté, sans succès, de leur enlever. Le 8, il avait déjà échoué dans une tentative analogue vers Dixmude, laissant beaucoup de morts sur le terrain et quelques prisonniers aux mains de nos amis.

Sur le front anglais, nos alliés continuent à enlever chaque jour à l'ennemi quelque une de ces positions qu'il croyait avoir rendues inexpugnables.

Le 8, c'est le sommet de la hauteur de Saily-Saillisel, et, sur l'Ancre, la ferme de Baillecourt sur la route de Beaucourt-Miraimont, ainsi qu'une nouvelle tranchée allemande entre Grandcourt et leur ancienne ligne. Un raid sur des tranchées au sud de Bouchavesnes fait subir d'assez grosses pertes aux Boches. Cette journée leur rapporte en outre plus de 160 prisonniers et du matériel. Depuis le 1<sup>er</sup> janvier, le terrain qu'ils ont conquis sur l'Ancre s'étend sur un front de 5 kilomètres et une profondeur de 1.200 mètres ; ils ont fait au cours de cette période près de 1.500 prisonniers.

Le 9, quelques menues affaires : des coups de main de nos alliés à l'est de Vermelles et au sud-est d'Ypres leur permettent de détruire des abris et de faire des prisonniers. L'ennemi se fait battre en cherchant à aborder les lignes anglaises vers Armentières. Le lendemain à lieu, après un violent bombardement, une forte attaque allemande contre Saily-Saillisel ; elle est repoussée, ainsi que plusieurs autres, dans les secteurs de Neuville-Saint-Vaast, Vermelles, Neuve-Chapelle, tandis que les Anglais, vers Neuville-Saint-Vaast et vers Givenchy, mènent à bien des coups de main contre les lignes opposées.

Le 11, les troupes britanniques remportent un nouveau succès au sud de Serre ; elles enlèvent un important système de tranchées sur un front de plus de 1.200 mètres, font là 215 prisonniers ; ailleurs, des détachements pénètrent dans les tranchées allemandes sur quatre points différents, les dévastent, y prennent des prisonniers et y détruisent des Boches. Ces derniers font au sud de Saily-Saillisel une tentative qui échoue.

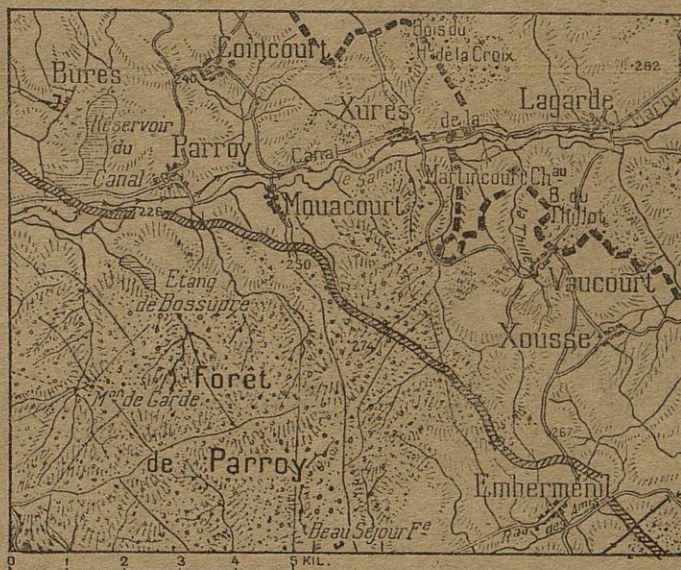
Nos alliés ne s'arrêtent pas en si beau chemin. Le 12, poussant leurs opérations au nord de l'Ancre, vers la route Beaucourt-Puisieux, ils occupent 600 mètres de tranchées et font de nouveau des prisonniers. Pendant ce temps, leurs patrouilles harcèlent l'ennemi dans d'autres secteurs, pénètrent dans ses lignes, ruinent ses tranchées, lui tuent et lui prennent du monde. Deux attaques contre nos alliés sont arrêtées net. Le 13, autres bonnes opérations pour les Anglais : à l'est de Souchez, ils forcent les lignes allemandes qu'ils dépassent de plusieurs centaines de mètres ; abris, puits de mines, éléments de chemin de fer de campagne sont détruits, malgré une vive résistance des occupants dont beaucoup restent sur le carreau et 47 faits prisonniers. D'autres raids, moins importants, sont couronnés de succès, en trois endroits différents. Plusieurs attaques dirigées par l'ennemi contre nos amis restent sans autre résultat pour lui que des pertes.

Nos alliés continuent, le 14, à harceler les Allemands. Un premier coup de main les rend maîtres, au sud-est de Grandcourt, d'une position

où ils font des prisonniers. Dans un deuxième, plus important, ils pénètrent sur un front de 250 mètres jusqu'à la troisième ligne ennemie ; ils détruisent des abris, des emplacements de mitrailleuses, de nombreux Boches, et font 40 prisonniers. Enfin, ils obtiennent encore des succès analogues, en forçant les lignes de l'adversaire au nord de la Somme et au nord-est d'Ypres. Des détachements ennemis s'évertuent en vain, en deux endroits, contre les lignes britanniques. Dans tous leurs communiqués, nos alliés insistent sur la modicité des pertes que leur coûtent ces opérations audacieuses.

Sur le front français il y a eu de l'agitation dans tous les secteurs. Les combats qui s'y sont livrés sont d'ailleurs de minime importance. Les coups de main sont quotidiens, tantôt nos troupes, tantôt celles de l'ennemi en prennent l'initiative : ces dernières sont rarement heureuses, tandis que les nôtres retirent toujours quelque profit de leurs tentatives : ainsi en est-il, le 8, près de Bonzée et dans le secteur de Bolante ; le 9, dans les Vosges, à l'est de Noirmont et à l'est de Reims ; le 10, c'est à l'ouest d'Aubérive, dans les secteurs de Bezange et de Parroy, à l'ouest de Pont-à-Mousson ; le 11, en forêt d'Apremont ; le 12, en Argonne et à la cote 304 ; le 13, au nord-est de Reims ; de partout on ramène quelques prisonniers ; on fait des dégâts dans les lignes ennemies, il y a toujours un certain nombre d'Allemands tués. Les opérations tentées contre nos lignes sont presque

aussi fréquentes, et se situent un peu partout ; on ne les voit réussir nulle part, bien que parfois elles aient été précédées d'une préparation plus ou moins complète d'artillerie : dans ce cas ce sont des coups de sonde ; mais tout ce qu'ils apprennent à l'adversaire, c'est que notre front est assez solide pour résister à leurs coups. Les principales de ces affaires se sont produites le 9, à Vaux-les-Palameix ; le 11, en Argonne et en Lorraine. Sur tout le front, l'artillerie est continuellement en action. Les régions de Bezange et de Parroy où nous avons eu quelques succès consistent en forêts, plus ou moins détruites par les obus, et qui font partie du vaste ensemble forestier qui couvre les Hauts-de-Meuse. Le pays est très accidenté : il y a deux villages du nom de Bezange : Bezange-la-Grande, et à 10 kilomètres de là Bezange-la-Petite, qui se trouve en Lorraine annexée, près de la frontière. C'est dans cette région de Bezange que la bataille du Grand-Couronné de Nancy se termina par la retraite des Allemands sur la ligne qu'ils occupent depuis lors. Le centre le plus important du pays était Arracourt, avec 626 habitants, à 18 kilomètres de Lunéville ; c'est là que par suite d'une erreur d'un employé des Postes, quelque temps avant la guerre, l'affichage d'un ordre de mobilisation générale causa une émotion considérable, mais prouva que les populations sauraient au besoin répondre instantanément à tout véritable appel de ce genre. Le 14, nos troupes réussissent deux coups de main, l'un à l'est de Metzeral, l'autre dans le secteur de Prosnes ; une petite attaque allemande dans le secteur de Baccarat échoue. L'artillerie est très active de part et d'autre, surtout dans le secteur de Verdun.



LA RÉGION DE PARROY

## NOTRE COUVERTURE

### LE GÉNÉRAL RADKO DIMITRIEFF

Né en Bulgarie en 1862, Radko Dimitrieff fit ses études militaires à l'Académie Nicolas, de Petrograd. Il fut un des principaux organisateurs de l'armée bulgare.

Lors de la guerre balkanique il commandait la 3<sup>e</sup> armée bulgare ; il remporta les victoires de Kirk-Kilissé, de Buna-Hissar et de Tchorlu.

Quand la guerre de 1914 éclata, le général Radko Dimitrieff prit du service en Russie. Il se distingua bientôt dans les premiers combats de Galicie ; à la suite d'une blessure qu'il reçut à la bataille de Tomaszow, le tsar lui conféra la croix de Saint-Georges.

Au mois de décembre 1914, à la tête d'une armée russe, il infligeait, en Galicie, une sanglante défaite aux troupes autrichiennes. Il fut quelque temps après créé prince par l'empereur de Russie.

Lorsque Ferdinand de Bulgarie se mit aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche pour égorger la Serbie, le général Radko Dimitrieff lui renvoya ses décorations ; il fut déclaré déserteur.

Pour ne pas se battre contre ses compatriotes qui n'hésitaient pas à attaquer les Russes à qui la Bulgarie doit son existence, il demanda à servir dans le nord de la Russie et il reçut le commandement de l'armée qui occupe le secteur extrême de Tukhum à Riga. Non seulement il a barré la route aux Allemands, mais récemment, par une offensive hardie, il s'est emparé des lignes allemandes, menaçant Mitau et les voies de ravitaillement de l'ennemi.



# L'ANNIVERSAIRE DE VERDUN

21 FÉVRIER 1916

par le C<sup>te</sup> BOUVIER de LAMOTTE  
Brevet d'Etat-Major

Février 1917 nous convie à célébrer un anniversaire mémorable.

C'était, en effet, il y a un an à pareille époque que l'attaque allemande sur Verdun fut déclanchée et menée avec une véritable furie contre la forteresse française.

Certes 1916 a été fertile en graves événements militaires ; on a eu la marche des armées russes en Asie-Mineure, la prise de Trébizonde, la poussée russe en Galicie, la reddition des troupes anglaises à Kut-el-Amara, la prise de Gorizia, l'occupation de Monastir, la grande attaque des alliés sur la Somme... mais de tous ces événements aucun n'a eu la portée et la valeur de « l'attaque sur Verdun ». Nous étions au début de 1916 ; l'offensive de printemps allait se faire sentir ; on s'attendait à de sérieuses opérations. L'armée allemande prit les devants et se jeta sur la forteresse française.

On s'est demandé depuis quel avait été exactement le but recherché par l'ennemi en se ruant, le 21 février, alors que la neige couvrait encore les Hauts-de-Meuse, sur un de nos grands camps retranchés de l'Est. Les buts semblent nombreux. D'abord la surprise, l'attaque inopinée devançant les attaques des alliés sur le front occidental, attaques qui étaient prévues et même annoncées pour le printemps 1916. Par la fixation d'un point d'attaque, on faisait converger toutes les troupes sur un point particulier, on congestionnait une partie du front, on imposait là la bataille, c'est-à-dire à l'endroit voulu et décidé. L'adversaire imposait donc sa volonté, et il l'imposait après avoir préparé tous les moyens de remporter le succès.

La prise escomptée de la forteresse aurait été un événement militaire des plus sérieux. L'ennemi aurait eu la possibilité d'asseoir et de raccourcir même sa ligne de défense ; enfin c'eût été un événement mondial d'une gravité exceptionnelle. Nul doute que la répercussion d'un tel succès militaire n'eût été « kolossale ». A notre avis même, l'ennemi a visé avant tout ce but : l'événement mondial. C'est encore une façon allemande de concevoir la conduite de la guerre moderne et de rechercher la solution ; c'est l'éternel bluff germanique !

La ruée teutonne sur la forteresse française commença le 21 février 1916 après une préparation intense par l'artillerie lourde. Sur les deux rives de la Meuse, sur les hauteurs dominant, au Nord-Est, Verdun, le bombardement fut effrayant.

De Montfaucon à Ornél (nord-ouest d'Étain) dans la Woëvre, sur un vaste demi-cercle la grosse artillerie allemande entourait tout le nord de Verdun ; elle fit converger son tir sur la voie ferrée de Dombasle, sur les hauteurs de la rive gauche, sur tous les Hauts-de-Meuse et les forts de la rive droite, sur la place de Verdun.

L'intensité du feu d'artillerie commença dès le 19 février au soir, faisant prévoir l'attaque prochaine qui fut déclanchée le 21 février dès le matin sur la rive droite de la Meuse et les Hauts-de-Meuse.

D'abord la ruée fut irrésistible. L'avalanche, qui, de Brabant-sur-Meuse à Ornés, s'avancait serrée, balaya tous les obstacles. Les 22, 23, 24 et 25 février, le flot continua à repousser les défenseurs et le 26 février l'attaque était en vue du fort de Douaumont, ayant gagné la crête et dominant tout le terrain. Ce fut l'instant critique dans la bataille. L'arrivée des secours français permit d'endiguer l'attaque et d'arrêter le flot ennemi. Dès lors la ruée a été brisée ; la bataille continuera durant six mois encore, de février en août, mais elle ne sera plus qu'une marche lente de tranchées en tranchées.

L'Allemand pourra gagner du terrain vers la forteresse, mais avec une telle lenteur que, si, en six jours, il put se porter de Flabas, position initiale, des lignes d'attaque de départ, à Douaumont (soit 7 kilomètres 800 en ligne droite), durant les six mois suivant, de mars en août, il ne pourra plus gagner que 2 kilomètres 300 de terrain, de Douaumont à Fleury, point extrême qu'il n'a pu dépasser.

Des critiques se sont élevées sur la façon dont le commandement français avait paré à l'attaque allemande ; on a essayé de laisser entendre que la ruée ennemie aurait pu être arrêtée avant le 26 février sur les Hauts-de-Meuse et en face du fort de Douaumont ; on ne saurait cependant prétendre découvrir les desseins de l'adversaire avant qu'il les eût manifestés, et l'attaque ne pouvait être logiquement arrêtée qu'après s'être prononcée sur un point. Essayer avant, c'est admettre de parti pris une solution qui peut ne pas convenir à l'ennemi, qui aurait fait une feinte pour produire ailleurs sa véritable attaque.

D'ailleurs si notre commandement se laissa surprendre, ce qui resterait à démontrer, il n'en eut que plus de mérite d'improviser sous le canon une défense dont l'Histoire gardera le souvenir.

Pour arriver à leurs fins : « la prise de Verdun », les Allemands ont dépensé sans compter les hommes et les munitions. Quand on récapitule maintenant le nombre de régiments engagés au cours de cette longue bataille de six mois, le nombre des hommes tombés, les pertes générales, les quantités de munitions consommées, absorbées par cette attaque monstre, on reste frappé d'étonnement en songeant qu'une troupe a pu résister à une ruée sauvage pareille, à une dilapidation de vies humaines sacrifiées, à une pro-

fusion de projectiles lancés. Pour en donner une idée et apprécier cette lutte formidable de six mois consécutifs, on peut citer tout d'abord les forces ennemies engagées.

Les Allemands mirent en ligne durant toute la période des attaques :

- 17 corps d'armée active et de réserve ;
- 12 divisions de réserve ;
- 4 divisions spéciales d'ersatz ;
- 11 divisions de landwehr ;
- 6 divisions de réserve et landwehr ;

sans compter un nombre considérable de troupes destinées à assurer le ravitaillement et tous les services de l'arrière ; on peut en déduire qu'ils ont amené devant Verdun plus de 850.000 combattants. Quant aux pertes, elles peuvent s'évaluer en chiffres ronds à plus de 500.000 hommes hors de combat, dont plus de 170.000 tués, les autres blessés.

La consommation des projectiles a été prodigieuse ; on ne peut l'évaluer d'une façon précise ; des trains journaliers amenaient les munitions qui étaient épuisées le soir même. Pour alimenter la ligne de feu, on a fait appel à tous les transports, voies ferrées, voies terrestres, voie fluviale, automobiles, etc.

Les combats ont été journaliers durant cette longue période des attaques. Jamais de repos ni d'arrêt. Tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche

de la Meuse. La prise du fort de Douaumont par l'ennemi, la reprise de ce fort par nos troupes, la prise du fort de Vaux par les Allemands et la reprise de ce même fort par nos soldats montrent à quel point s'était développé l'acharnement de la bataille.

Pour le kaiser et son fils le kronprinz qui commandait en chef devant Verdun, c'était une question militaire, politique, dynastique même, sans parler de l'orgueil personnel engagé dans cette lutte ; pour l'armée française qui défendait les positions, c'était la question du sol de la patrie à protéger et la question d'honneur engagée également.

L'ennemi avait déclaré qu'il aurait Verdun, pierre angulaire de la défense de l'Est ; les Français lui répondirent : « Tu ne passeras pas » et, comme toujours, seule la parole française eut une valeur réelle.

L'attention du monde entier fut concentrée en 1916 sur cette bataille de Verdun. On sentait que c'était l'événement le plus grave de la plus grande guerre. Du résultat de cette lutte de géants allait naître une opinion mondiale qui serait le jugement humain donné sur la valeur des combattants. De l'Allemand ou du Français, qui triomphera ? Et ce fut ce dernier qui, non seulement put résister à l'assaut de près d'un million d'hommes appuyés par une formidable artillerie, mais qui durant six mois, après lui avoir disputé les trous d'obus, les tranchées, les retranchements, les forts, et alors qu'on pouvait croire en sa lassitude sinon en son épuisement, se releva tout d'un coup et, dans un élan magnifique, dans une

« furia », reprit en six jours (décembre 1916) tout le terrain conquis par l'ennemi en six mois, planta de nouveau le drapeau tricolore sur Vaux et Douaumont et s'affirma comme le vainqueur.

De tels exemples doivent faire espérer tout d'une nation qui possède à un si haut point le degré de vitalité et d'énergie.

La magnifique défense de Verdun, la reprise si rondement menée par nos troupes de nos anciennes lignes sont des faits qui ont passionné l'opinion dans tous les pays qui ne sont pas inféodés à l'Allemagne ; encore parmi ces derniers en est-il qui rendent de bonne grâce hommage à l'héroïsme de nos soldats. En Amérique, dans tous les pays de culture latine, on cite Verdun comme le symbole de la bravoure et de la force de résistance des Français.

C'est surtout au point de vue de ce qu'on pourrait appeler la morale internationale que l'échec allemand devant Verdun fit sur l'esprit des peuples une impression profonde.

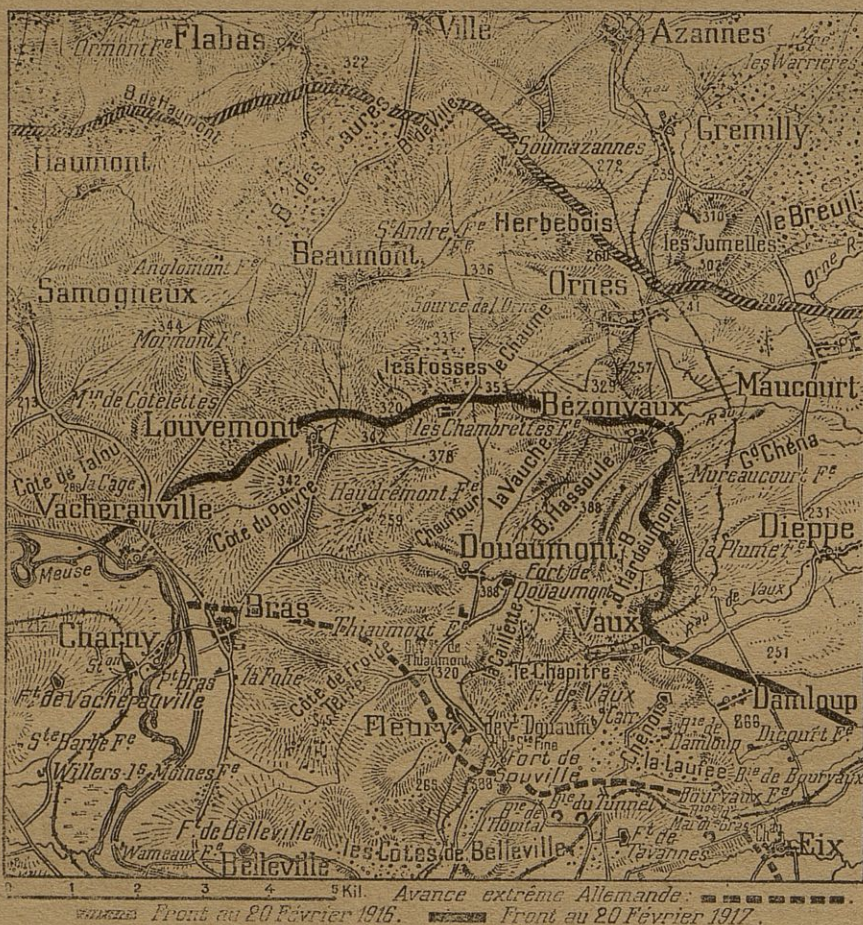
Tous apprirent et surent désormais qu'il ne s'agissait pas, pour vaincre, de préparer de longue main une guerre impie, de forger de terribles engins de combat, d'outiller une armée, de violer des neutralités et de déchirer des traités, mais que lors de la lutte engagée entre le droit et la justice d'un côté, contre l'esclavage et la barbarie d'autre part, toujours les défenseurs des premiers arrivent à triompher.

La bataille de Verdun a été la faillite du crédit allemand.

Ce gros peuple de bluffeurs a laissé échapper devant Verdun son dernier « hoch ! » de victoire ; il ne donnera plus désormais que des paroles de terreur précédant son écrasement.

Aux cris : *Pariss ! Kalès ! Verdun !* succèdent maintenant celui de : *Kamerade !*

C'est la bête fauve qui hurlait jadis un cri de victoire et de triomphe et qui actuellement, se sentant vaincue, pousse un cri de pitié !



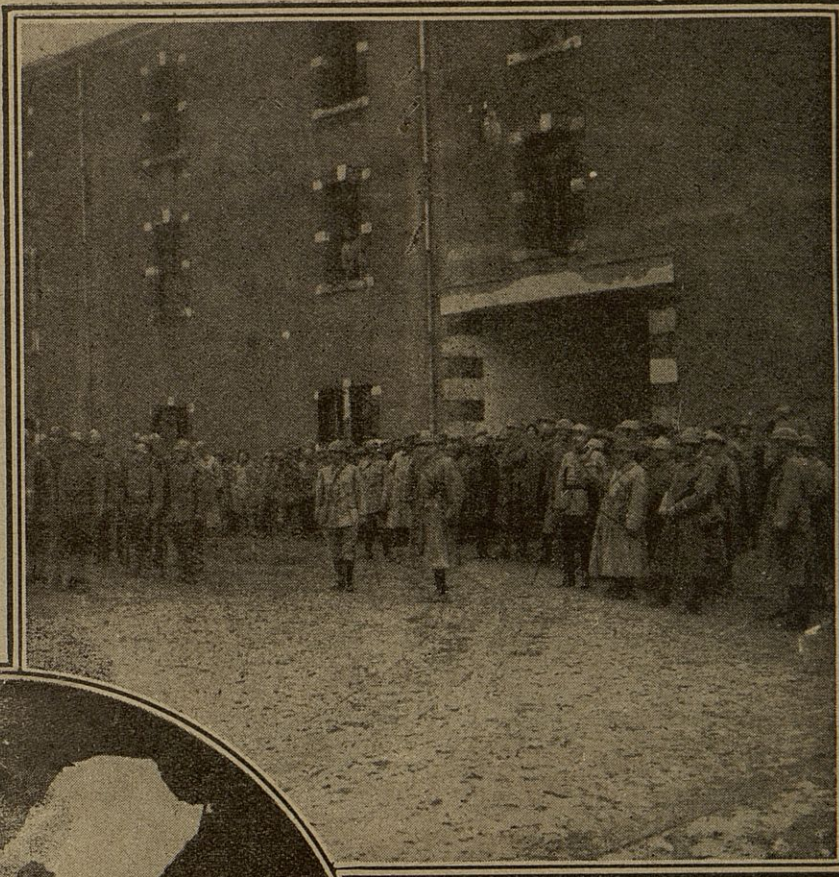
LA BATAILLE DE VERDUN SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE



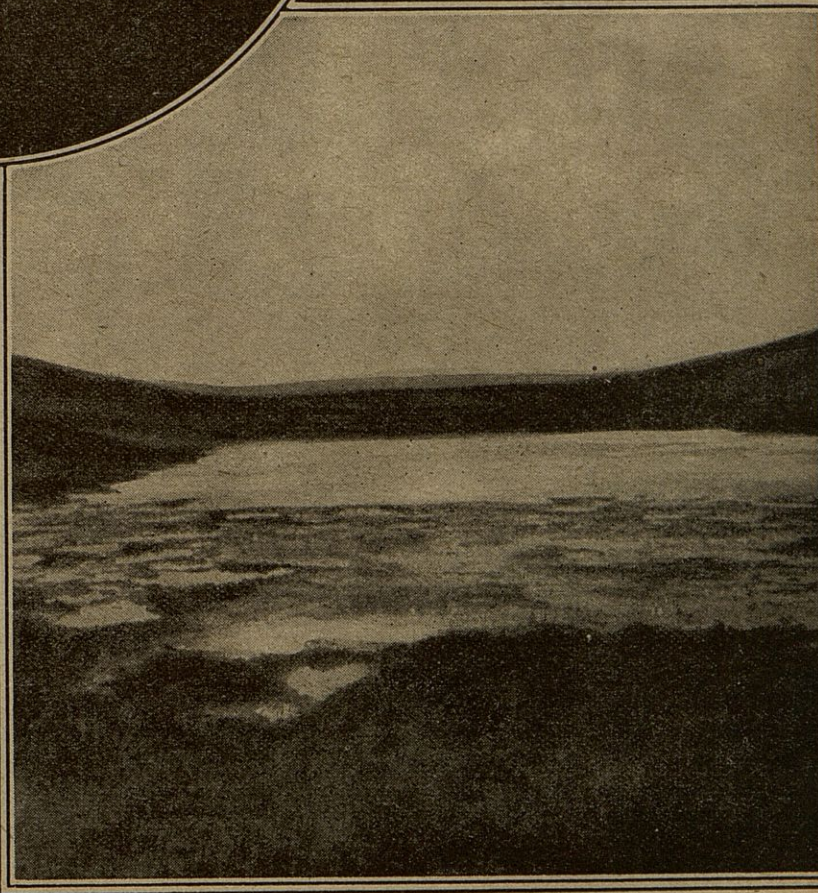
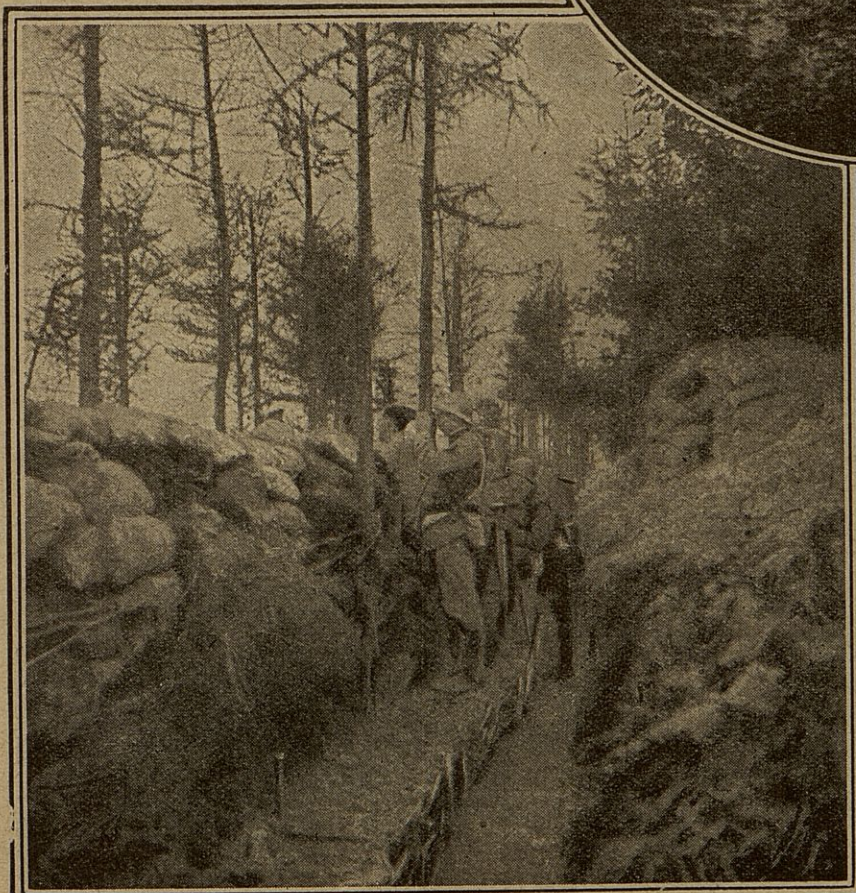
## LA GLOIRE DE VERDUN



La mission britannique a tenu à se rendre compte de tout ce qui intéresse la vie et la défense de Verdun. La voici dans une tranchée examinant à la lorgnette les positions allemandes. Autour d'eux s'empres-sent des officiers de chez nous et des poilus. Au contraire de ce qui se passe dans l'armée allemande, toute morgue est ici bannie des rapports entre chefs et soldats ; le respect sincère pour les supérieurs, l'estime des chefs pour les inférieurs forment la base de leurs relations.



Dans la cour de la citadelle, la mission assiste au départ de troupes allant prendre la relève dans les tranchées. Les chefs de nos alliés sont vivement impressionnés par l'attitude martiale de nos hommes ainsi que par le bon ordre qui préside à tous les actes du service. Dans le médaillon : une sentinelle défilée, au fort de Douaumont, dans une crevasse que les obus ont ouverte dans une muraille, et dont l'ennemi ne peut soupçonner l'existence. On voit de là un vaste horizon.



Une mission d'officiers généraux de l'armée britannique, sous la conduite du général Scott, s'est rendue récemment à Verdun. Nos photographies représentent quelques épisodes de sa visite. A gauche, dans un poste d'observation d'artillerie en avant de Verdun, la mission examine les lignes ennemies au moyen de la jumelle spéciale que nos poilus, à cause de sa forme, appellent la « bête à cornes ». A droite : l'étang de Vaux entièrement gelé et auquel de nombreux trous d'obus font une bordure de lacs minuscules.



## POSITIONS ITALIENNES SUR LE CARSO



*C'est au prix d'inouïs efforts que l'armée italienne parvint à avancer ses lignes au sud de Gorizia sur ce terrain tourmenté qu'on appelle le Carso de Doberdo ; elle arriva à déloger les Autrichiens des défenses formidables qu'ils avaient établies sur les deux collines que l'on voit ici derrière le petit lac de Doberdo et qui sont connues, celle de droite sous le nom de cote 208, celle de gauche, de cote 144. Au delà s'élève la dernière montagne qui sépare les Italiens de Trieste ; ce sera un nouvel et difficile assaut que nos alliés auront à livrer.*



*Toute cette région du Carso que les armées italiennes ont conquise par bonds successifs présente, en raison même de la nature du terrain, des difficultés que l'on a souvent décrites ; ce plateau ressemble à une immense pierre ponce ; les trous dont il est criblé servent d'abris aux combattants ; c'est par des boyaux construits au-dessus du sol avec des sacs de terre et des moellons que l'on accède aux tranchées de première ligne. Voici, près d'Oppacchiasella, en avant de Doberdo, un de ces boyaux de communication.*



## LE GÉNÉRAL NIVELLE SUR LE FRONT ITALIEN

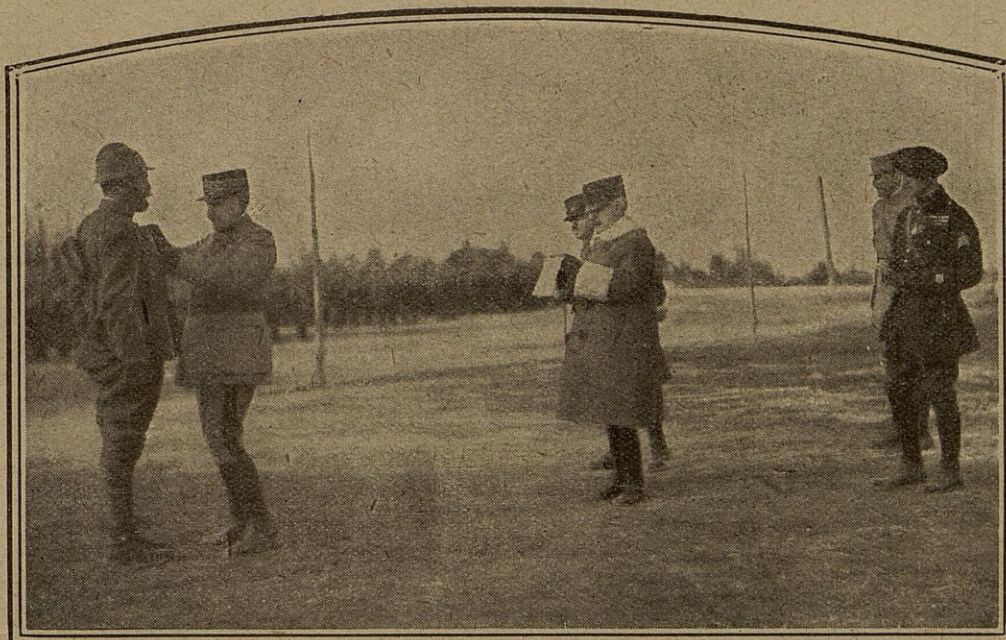


D'un observatoire sur le Carso, le général Nivelle examine les positions ennemies ; il a, à sa droite, le généralissime Cadorna ; à sa gauche, le général Porro.



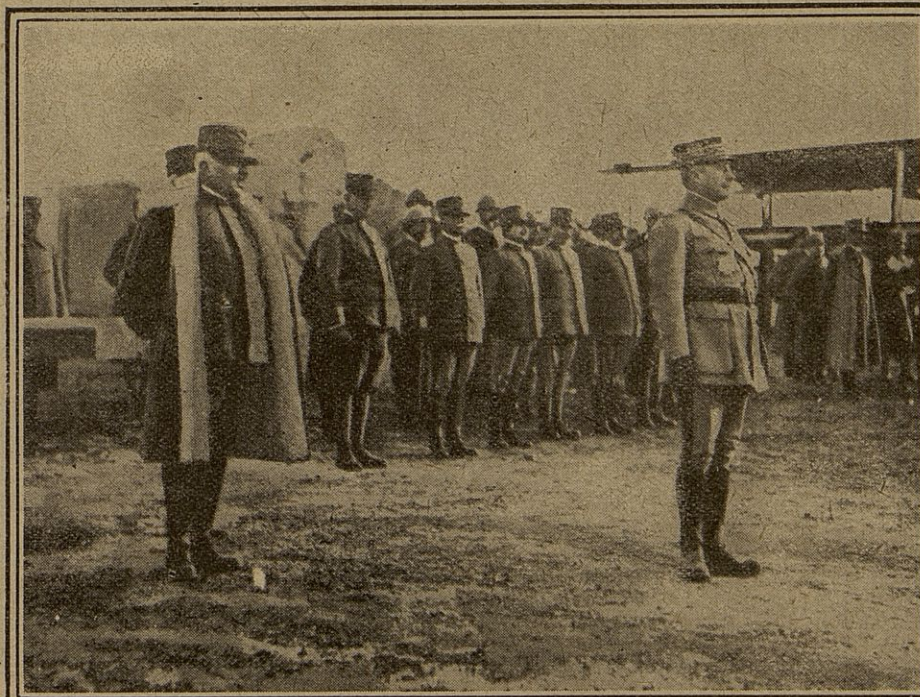
Le duc d'Aoste, entouré de son état-major, assiste à la remise des décorations par le général Nivelle. A gauche du duc d'Aoste se trouve le général Piacentini.

Sur le Carso, où il a été l'hôte du généralissime Cadorna, le général Nivelle a pu se rendre compte de l'héroïsme que les Italiens ont dépensé pour arriver à conquérir la partie qu'ils occupent de cette région dont aucune description ne peut donner l'idée tant elle est peu praticable. C'est un amas de rocs jetés pêle-mêle les uns sur les autres, sans routes, sans eau, sans ombre. On n'y trouve que de rares villages. Tantôt un soleil torride, tantôt des froids terribles en rendent le séjour pénible. Par contre, un tel pays est facile à défendre ; les Italiens en ont fait la dure expérience.



LE GÉNÉRAL NIVELLE DÉCORE UN CAPITAINE DE GRENADIERS ITALIEN

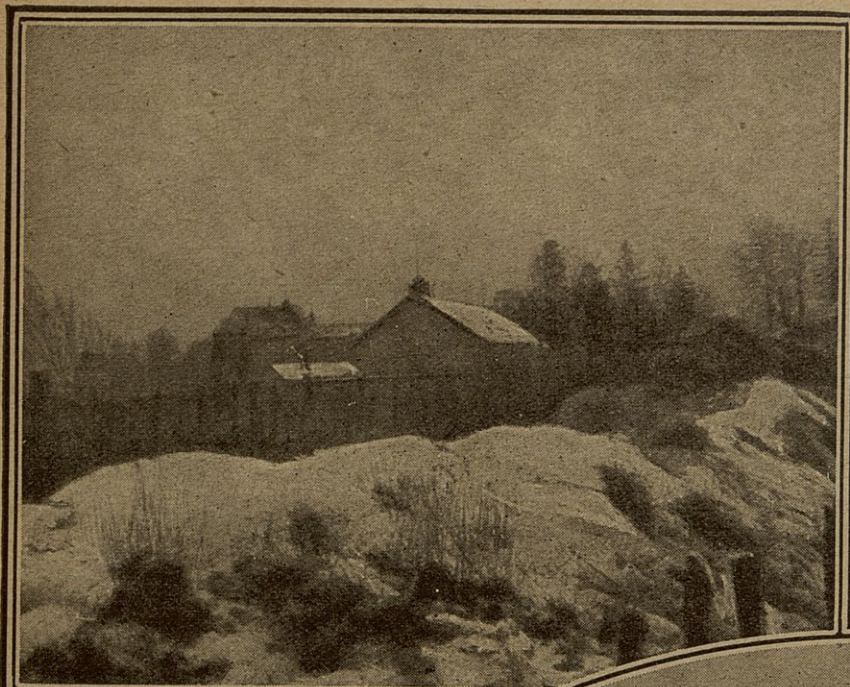
De la terrasse de la villa Hohenlohe, à Castelnuovo du Carso, où le général Nivelle a été l'hôte du duc d'Aoste, le regard embrasse un immense horizon. D'un côté, les sommets qui dominent Gorizia reconquise ; de l'autre, la mer Adriatique : la mer de Trieste, comme disent les Italiens, car vers Trieste restent tendus l'espoir et l'effort immédiat de l'Italie. Sans doute notre généralissime, devant cette perspective chère aux cœurs de nos alliés, songait-il aux paysages d'Alsace que l'on voit se dérouler du haut des Vosges et qui, eux aussi, sont encore, mais pour peu de temps, terres irrédentes.



Le général Nivelle a rendu visite, récemment, sur le front italien, au généralissime Cadorna, qui lui a montré, à Castelnuovo, les belles troupes commandées par le duc d'Aoste, et les gigantesques travaux qu'elles ont accomplis pour faciliter leur progression sur le Carso. A gauche, le général Nivelle assiste au défilé des troupes. A droite, il s'entretient avec le duc, à qui il remet la Croix de guerre.



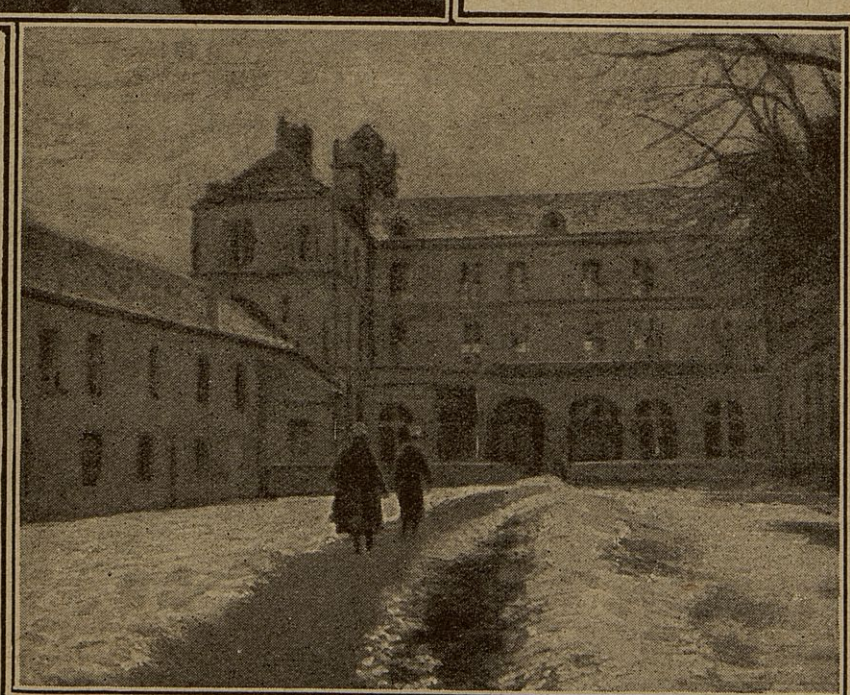
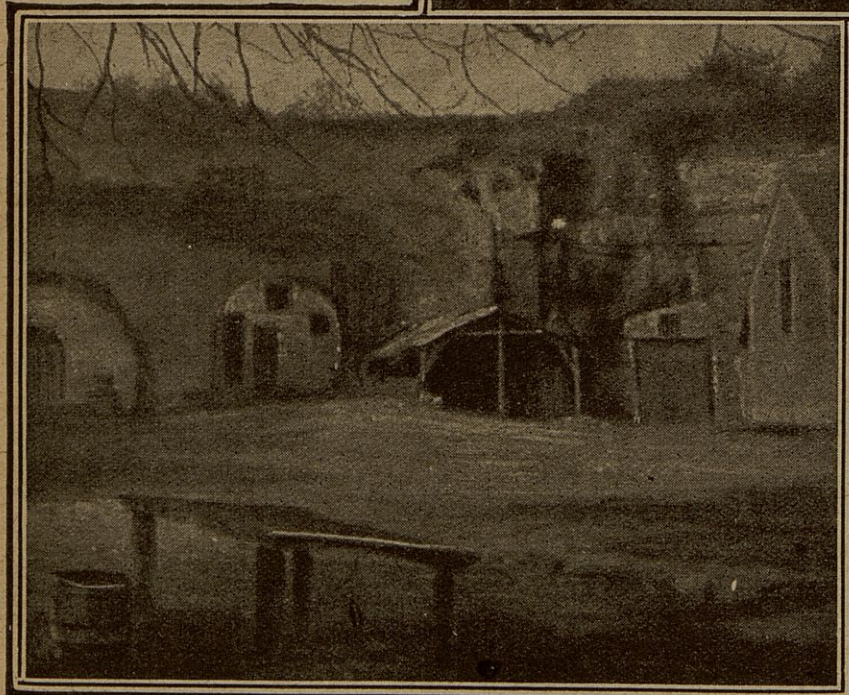
# SOISSONS SOUS LA NEIGE ET SOUS LES OBUS



Comme Reims, comme Arras, Soissons reçoit chaque jour un certain nombre d'obus allemands ; par moments le bombardement augmente d'intensité sans que l'on puisse savoir pour quel motif l'ennemi redouble ainsi ses coups. Sous la neige qui est tombée en abondance la ville a pris un air encore plus triste ; les ruines que les Allemands ont amoncelées sont bordées d'une couche blanche ; les habitants, car il en reste malgré les dangers qu'ils courent tous les jours, ne quittent plus leurs abris tant le froid est vif ; les rues sont absolument désertes. Les photographies que nous donnons ici et qui ont été prises tout récemment montrent toute la désolation de cette ville naguère si prospère.



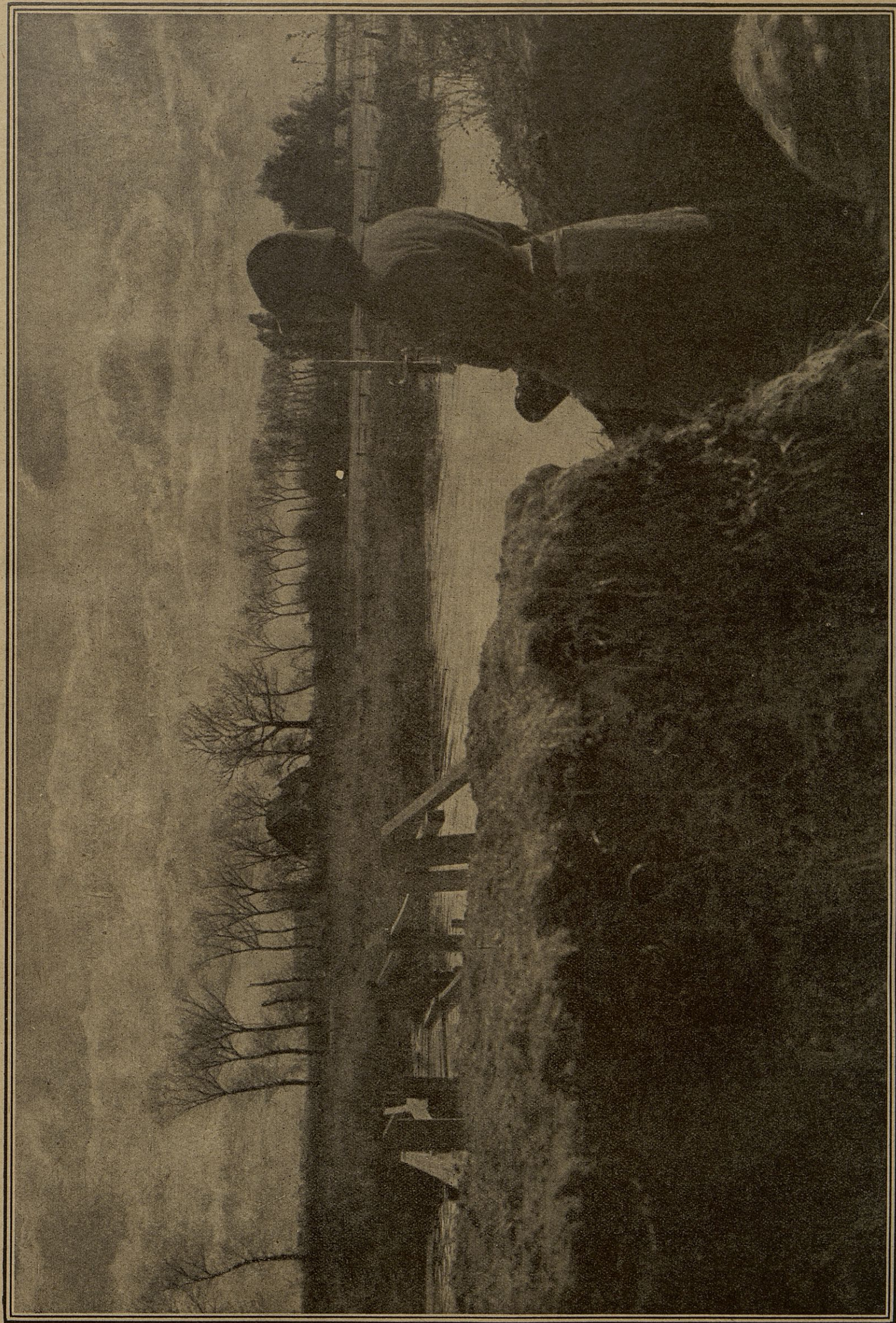
Les tranchées allemandes se trouvent encore à peine à une portée de fusil de la ville de Soissons. En haut de la page et à gauche, nous donnons une vue du faubourg Saint-Christophe. A droite, c'est la boucle de l'Aisne et le Mail ; la rivière est gelée et la neige couvre la promenade qui fut autrefois si animée. Dans le médaillon : l'abbatoyr municipal situé près du Mail ; des débris de maisons démolies par les obus sont dispersés autour de cette construction. A l'intérieur de la ville des maisons ont été éventrées ; la cathédrale a subi de nouvelles mutilations. Tout est désert ; seul le bruit des obus qui éclatent trouble cette solitude ; les habitants ne se dérangent plus pour aller voir les dégâts.



Aux environs immédiats de Soissons aucun événement n'est encore venu troubler le calme qui s'est fait dans ce secteur depuis la sanglante attaque des Allemands ; on se surveille de près de part et d'autre. Voici, à gauche, l'entrée d'une carrière où nos soldats ont trouvé un abri : ce sont des carrières analogues que les Allemands occupent en face de nos lignes. A droite : la cour du grand séminaire.



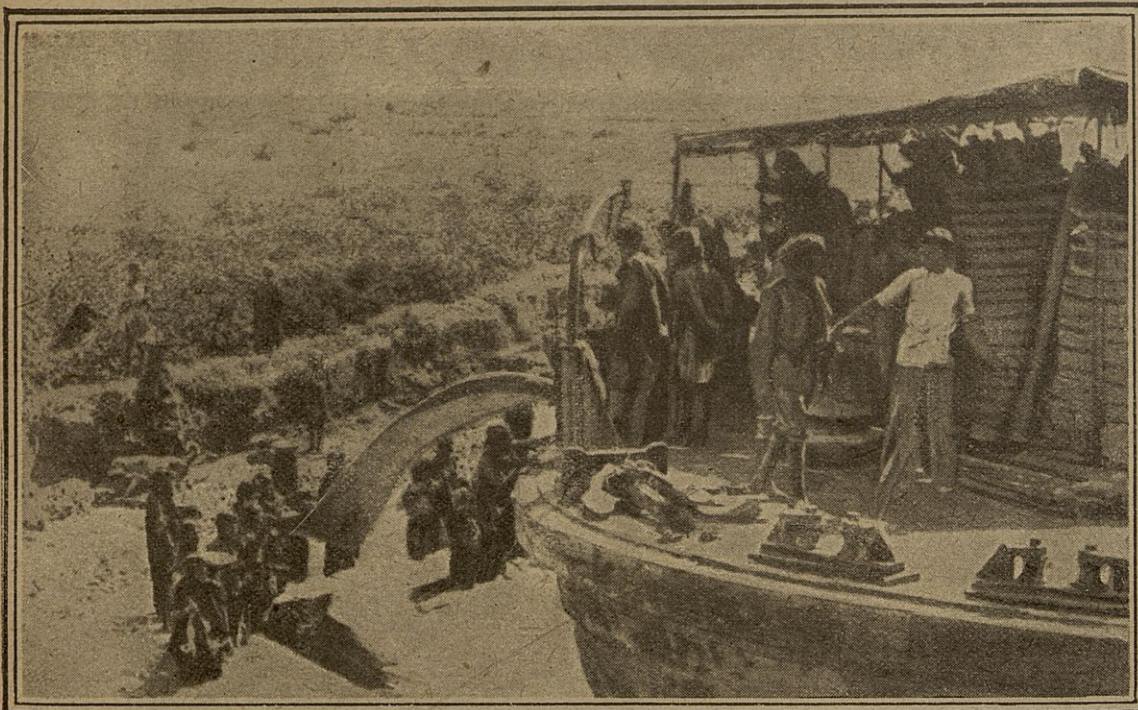
## SENTINELLE BELGE SUR LES BORDS DE L'YSER



Quelle évocation douloureuse et émouvante que cette simple photographie ! Le soir tombe. Un petit soldat belge est là, seul, debout ; à ses pieds coule l'Yser, dont les eaux désormais immortelles arrêteront la ruée sauvage : plus loin, un rideau d'arbres dont les branches dépouillées laissent apercevoir les toits d'une ferme. C'est tout. Mais au delà, sous les nuages qui roulent, c'est la patrie meurtrie et désirée ! C'est le village où pleure une mère, où une fiancée attend. Tandis que tout près, invisible, terré dans ses tranchées, se cache l'oppresseur. Et le petit soldat crisse son poing sur son arme. Viendra-t-il enfin le jour heureux où il bondira sur le Boche, où il lui fera expier et le martyre des siens et l'incendie de ses villes et le massacre de ses compatriotes !



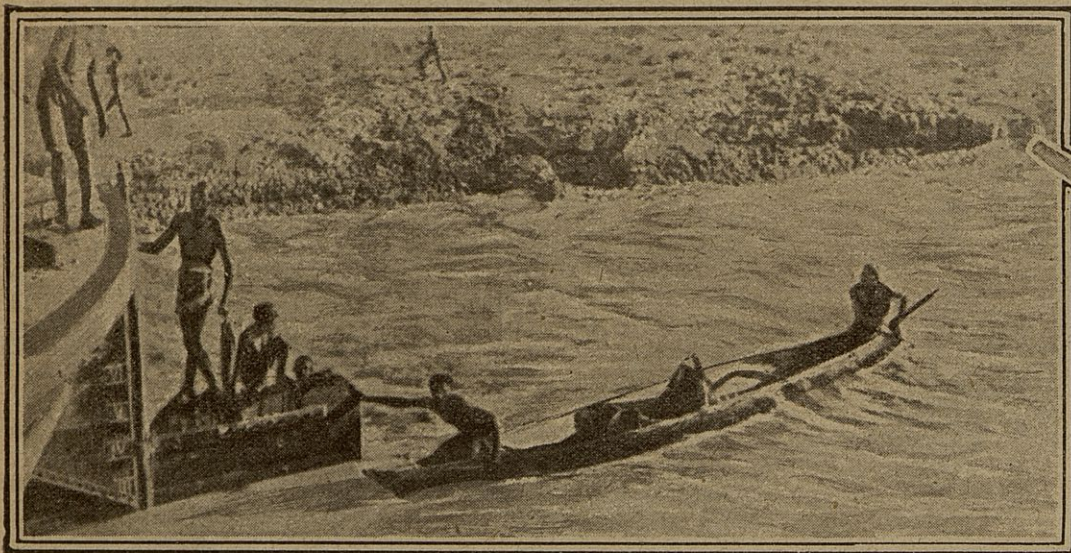
# AUTOUR DE KUT-EL-AMARA



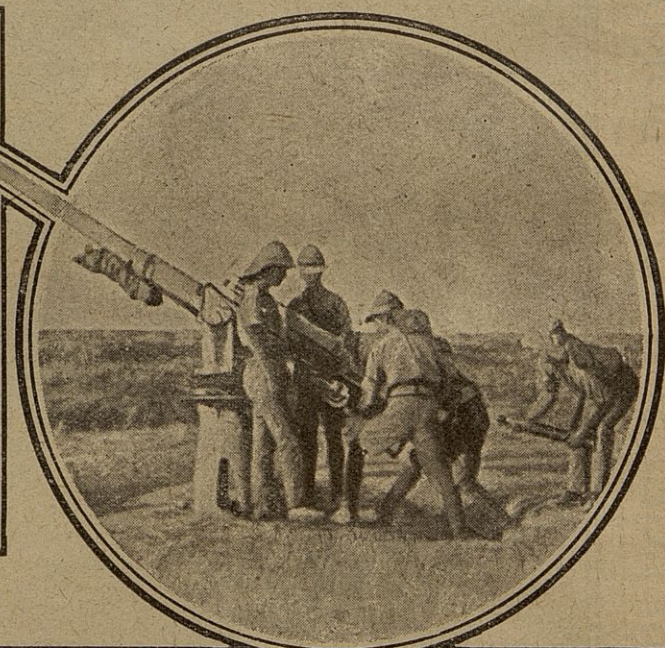
*Les gens du pays viennent jusque sur les transports vendre des provisions aux soldats.*



*Un mitrailleur gurka pointant sa pièce.*



*Piroguiers arabes sur le Tigre. A droite : mise en batterie d'un canon antiaérien.*



*L'armée anglo-indienne a repris l'offensive en Mésopotamie et, progressant le long du Tigre, est parvenue à quelques kilomètres de Kut-el-Amara, énergiquement défendu par les Turcs, mais qui ne saurait tarder à tomber aux mains de nos alliés. A gauche : un téléphone pour l'artillerie installé dans une tranchée. A droite : une des huttes habitées par les Arabes sur les bords du Tigre ; la pirogue familiale y est elle-même abritée. Les mœurs de ce pays sont restées aussi primitives que les idées.*





PAR FÉLIX HAULNOI

CHAPITRE V

LE CHANGE

William était certain d'avoir vu le fugitif obliquer vers le Nord.

Dans cette direction, la forêt s'éclaircissait en s'aminçant jusqu'à une dizaine de kilomètres, tandis que, vers le Sud, elle s'élargissait au contraire en fer de hache sur une longueur double.

Ce fut donc vers le Nord que le lieutenant d'Athis pointa son avion, puis il louvoya au-dessus des arbres en crochets rapides.

Dix minutes de chasse ne donnèrent aucun résultat. Clairières, allées et taillis étaient déserts.

Au delà, c'était la plaine nue jusqu'aux premières lignes anglaises, infranchissables en plein jour.

De cheval, nulle trace.

L'officier français contourna la lisière et revint « au ralenti », certain maintenant que l'évadé avait fait une feinte au départ.

Au-dessus de la forêt une dizaine de biplans besognaient en ronflant, essaimés. Le lieutenant d'Athis traversa en flèche leur lourde cohorte car ses yeux d'aigle venaient de distinguer un avion isolé dont les manœuvres étaient significatives.

Il avait reconnu Strong et c'était Strong, en effet, qui venait de faire une découverte intéressante.

Sous les couverts, un homme essayait d'échapper aux regards de l'aviateur. Jean d'Athis et Willy le virent qui se glissait d'arbre en arbre comme une bête traquée.

Jean, dans le vacarme des moteurs, ne pouvait espérer se faire entendre autrement que par signes. Une mimique expressive complétée par des gestes éloquentes informa Strong de ce qu'il allait faire et l'Anglais répondit de la main : « Allez, j'ai compris. »

Ce fut rapide.

Deux cents mètres plus loin se trouvait un carrefour d'où cinq allées rayonnaient en étoile.

Un virage court, une descente oblique et Jean s'y posa. Les deux aviateurs s'étaient penchés l'un vers l'autre afin d'improviser en quelques mots un plan de poursuite. Ils restèrent muets et surpris.

Un bruit sourd de sol gras martelé en cadence venait de les prévenir que la vision tant souhaitée depuis le début de leur poursuite était imminente.

Elle se produisit la seconde d'après.

La silhouette mouvementée du pur sang jaillit des verdures en foulées puissantes mais le cheval était sans cavalier. La vue de l'avion le surprit, l'immobilisa un instant, la tête haute, les naseaux frémissants, la bride en fouet, puis il repartit au hasard, au trot.

Jean d'Athis dit en hâte :

— J'allais vous prier, Willy, de courir seul sur l'homme que Strong chasse à vue, mais j'hésite. Le fugitif que nous venons d'entrevoir est vêtu comme le prince.

» Ecoutez ! L'avion de Strong se rapproche.

Le fugitif viendrait donc de notre côté ? Le prince serait assez maladroit pour commettre une faute aussi grossière ?

Fébrile, trépidant, Willy s'impatientait :

— Pressons-nous !...

Mais Jean d'Athis, désignant le ciel :

— Du renfort !...

Un, puis deux, puis trois biplans vinrent successivement atterrir à proximité.

Le lieutenant disposa des nouveaux venus.

— Que l'un de vous reste pour garder mon avion. Que les autres continuent à fouiller les environs sans toutefois s'éloigner de ce secteur.

Jean d'Athis parlait de mettre à profit la fausse manœuvre de l'évadé en l'attaquant séparément à droite et à gauche pour l'obliger à fuir en droite ligne tandis que Strong le survolait, quand la mauvaise tactique de l'imprudent, affolé sans doute par l'acharnement de l'oiseau de guerre à le serrer de près, parut le mener à sa perte irrémédiable.

A cinquante mètres des deux aviateurs, une ombre hésitante se distingua sous bois, se rapprochant, s'éloignant de la lisière, contournant les troncs nouveaux, rampant sous les buissons, puis, comme cé-

dant à une impulsion subite, l'homme sauta avec agilité au beau milieu de l'allée surveillée, se trouvant ainsi complètement à découvert. Avant de s'engager dans une direction déterminée, il inspecta les environs et se montra de face, en pleine lumière.

C'était le prince. Aucun doute ne pouvait subsister à cet égard.

L'apparition ne s'attarda guère, bien que la vue de ses ennemis parût l'affoler avant de lui donner des ailes. D'un bond subit, il rentra sous bois et se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes derrière le rideau transparent des buissons.

Jean d'Athis et Willy avaient démarré ensemble. Ils pénétrèrent dans les taillis comme deux chiens lâchés, gagnant une vingtaine de mètres.

Excellents coureurs, ils escomptaient une prise rapide. Il leur fallut déchanter. Le prince les mit en défaut dans un fourré si épais qu'ils le perdirent de vue ; ils le suivirent au son, se guidant sur le bruit de ses pas. Quand ils l'aperçurent de nouveau, le fugitif avait regagné toute son avance.

Au-dessus de leur tête, les précédant, les guidant, Strong multipliait les crochets et les spirales et sa présence les rassurait sur la direction qu'ils suivaient.

Puis ils éprouvèrent une surprise qui les blessa dans leur amour-propre sportif. Le prince, comme si les dix premières minutes de la poursuite l'avaient mis en confiance, dédaigna de ruser. N'avait-il pas suffisamment tâté ses ennemis ? On eût dit qu'ayant réussi en partie à les distancer, il ne les craignait plus et jouait avec eux. Il s'en allait donc, droit devant lui, sans détours, sans feintes, d'une allure



accélérée, sévère, choisissant de préférence le terrain accidenté, affrontant les obstacles divers que présentent les bois, fossés d'écoulement, troncs abattus, les franchissant d'un bond, sans ralentir. Les hautes branches de la futaie se touchaient, faisant sur le terrain lourd et feutré de mousse une ombre dense à peine étoilée de quelques points clairs et, malgré leur entraînement et leur exceptionnelle qualité, les deux jeunes gens peinaient à suivre, sans être lâchés, le train soutenu et dur que leur menait le prince.

Willy observa, surpris :

— Il saute les jambes repliées comme un professionnel.

Et Jean d'Athis répondit :

— Cela m'étonne comme vous, mais c'est un fait. Les deux aviateurs cessèrent de raisonner. On ne discute pas ce qu'on voit.

Un bon quart d'heure s'écoula.

Le lieutenant d'Athis, formé à la rude école de « l'Avion Bayonnais », résolut d'en finir.

— J'ai compris le jeu du lâche, dit-il à Willy : il se hâte d'aller se constituer prisonnier ! Ne voyez-vous pas qu'il file droit sur le camp. Suivez-moi !... Je vais donner « tout ce que j'ai ».

La poursuite s'activa et Jean d'Athis réussit un beau rapproché. Derrière lui, dans sa foulée, Willy se cramponnait, son mouchoir dans les dents.

Sans retourner la tête, le fugitif, avec une intuition de coureur, allongea son allure.

Il filait maintenant à un train de record, d'un pas souple, aisé, très rapide, les coudes au corps, et c'était bien le prince !... c'était son même vêtement, c'était aussi son même calot bordé de cuir.

Willy haleta :

— Il se maintient toujours hors de portée, sans

quoi je l'abattrais avec mon revolver !... Pourquoi Strong ne le mitraille-t-il pas ?

— Il nous le laisse !... se désespéra Jean.

La course et la poursuite continuèrent encore, monotones, puis l'ombre de la forêt se tamisa, une grande clarté filtra entre les branches et la lisière parut, dentelée de lumière.

Un bond de chevreuil mit le Boche hors du bois dans la plaine rase. Il s'était laissé tenter par un vieux chaume envahi d'herbes. Il s'y empêtra. Le terrain était humide et lourd. Son allure en fut atténuée, mais il s'acharna à lutter, glissant, s'embourbant.

Jean exulta :

— Le voilà en détresse !...

Et il s'engagea à son tour sur le terrain douteux. La vue de son ennemi exécré doublait ses forces. Il ne pouvait plus, il bondissait. Il sema Willy. Sur les trois, lui seul avançait.

Du reste une manœuvre de Strong enleva au fugitif toute chance d'échapper. L'aviateur vint se poser entre le camp et lui.

Jean d'Athis, presque aussitôt, fondit sur sa proie. Sa main s'abattit sur l'épaule du Boche qui chancela.

Un même cri de stupeur échappa aux trois amis.

Au moment où ils allaient le passer par les armes, ils constataient que l'homme forcé n'était pas le prince !... Leurs bras retombèrent découragés.

— Menons-le à mon père, proposa William.

— Il le faut bien !... s'éleva Jean.

Strong dévisageait le Boche.

— Je connais cette figure !... assura-t-il.

Le capitaine Smith accourut.

— Qu'est-ce encore ? s'informa-t-il.

— Quelque espion, répondit Willy. Son cas est simple. Il vient de sauver le prince. Vêtu comme lui, il a pu se substituer au fugitif en bondissant à sa place hors d'un fourré épais où l'autre s'est tapi. Le « change » s'est effectué dans le premier taillis que nous avons traversé. Strong lui-même n'y a vu que du feu.

Le capitaine imposa le silence, puis expéditif :

— Votre nom ?... demanda-t-il au prisonnier.

— Je suis aviateur, balbutia-t-il non sans embarras.

— Votre nom ?... s'impatienta l'officier.

Imprévue et d'autant plus sensationnelle la réponse du Boche mit une note gaie dans le drame en marche.

— Mon nom est Muller !... répondit-il.

— Muller ?... ricana le capitaine.

— Oui, Muller. C'est mon nom.

— Ne seriez-vous pas brasseur dans le civil ?

— En effet. Telle est ma profession.

L'officier leva les bras au ciel.

— Quelle manie chez ces gens de mentir pour le plaisir de mentir ?... Ils se figurent que c'est malin !...

Puis, regardant attentivement le prisonnier :

— Mais non, vous n'êtes pas brasseur et vous ne vous appelez pas Muller !... Votre portrait a paru dans tous les journaux sportifs et, moi qui vous parle, je vous ai vu une fois. Ma mémoire est un livre. Tenez, c'était à Stockholm, aux derniers jeux olympiques ; vous avez figuré dans une course de fond gagnée par Bouin.

Décontenancé, le Boche avoua.

— Actuellement, vous vous livriez là tout près à l'espionnage ?

L'Allemand se tut.

— Je ne vous ferai pas languir... commença d'un ton glacé le capitaine, mais sa phrase resta en suspens.

Toute la théorie des avions lourds rentra au bercail. L'un d'eux s'arrêta et ceux qui le montaient en retirèrent un homme ahuri, grelottant de peur et que la vue de son compatriote acheva de démoraliser.

Le capitaine l'interpella joyeusement :

— Je ne vous demande pas votre nom, je le connais. C'est bien Muller que vous vous appelez ?

— Oui, balbutia le malheureux.

— Et vous êtes brasseur dans le civil ?

— C'est exact.

Devant les rires, l'homme se crut perdu et larmoya :

— Ayez pitié de moi !... J'ai tout avoué !... Tout !... Mais, de grâce, accordez-moi la vie !... Je m'appellerai comme vous voudrez !... Par ordre, oui, par ordre depuis deux mois environ, je dépose chaque jour un espion dans la forêt et le lendemain je viens le reprendre. C'est tout !... Aujourd'hui le prince m'a obligé à descendre pour alléger l'avion. Il est parti seul !... Il m'a laissé !... et me voilà !... Ne me tuez pas !...

Comme il implorait sa grâce, un coup de feu retentit et le suppliant s'effondra.

D'un geste brusque, son compatriote, écœuré de tant de lâcheté, venait de lui brûler la cervelle.

— Vite, trancha le capitaine, quatre hommes !... et qu'on fusille Muller !... séance tenante.

Puis, se tournant vers son fils, Strong et le lieutenant d'Athis, il leur dit sur le même ton impatienté qu'une heure auparavant :

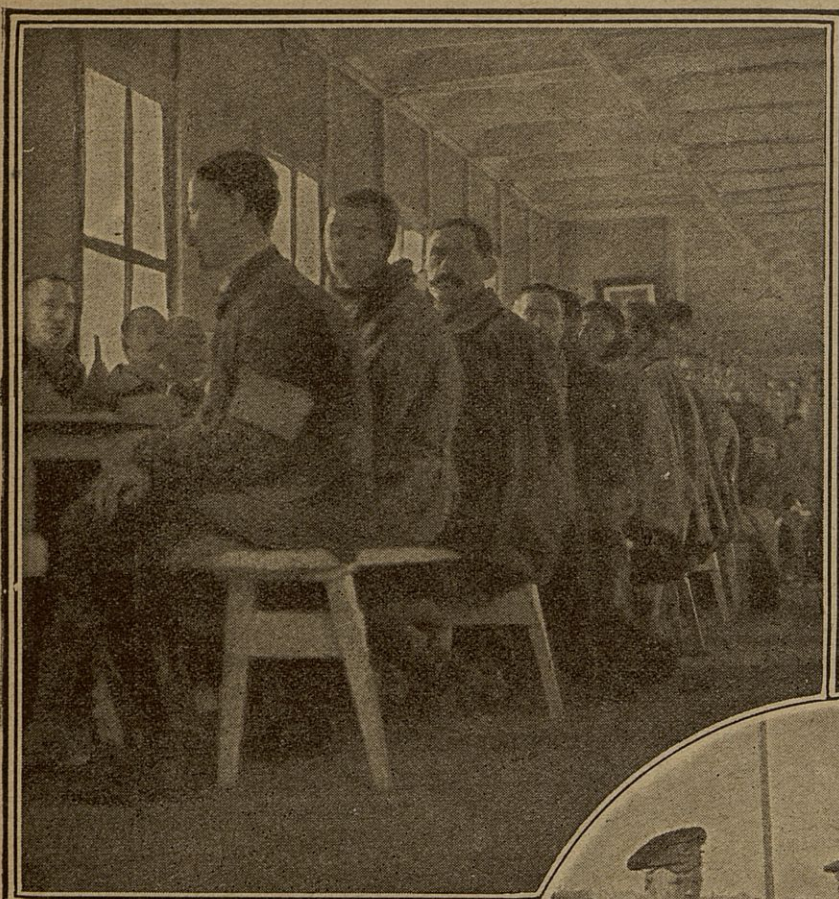
— Qu'attendez-vous pour voler sur les traces du prince ?

(A suivre.)

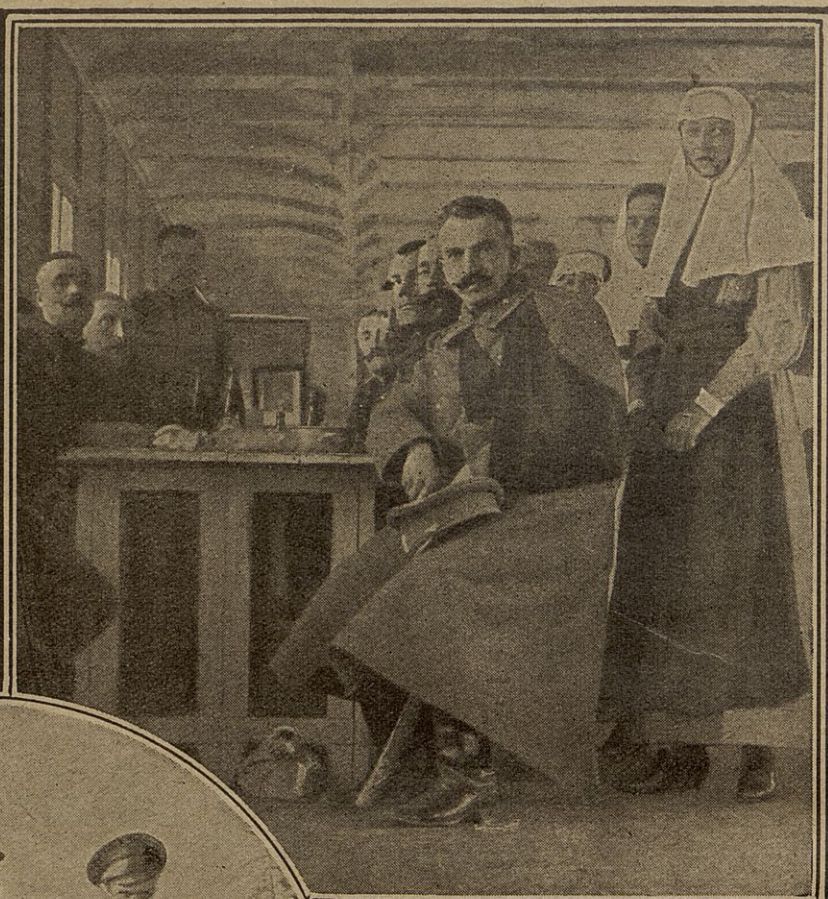
Reproduction et traduction interdites. Copyright by Félix Haulnoi, janvier 1917.



## GRANDS BLESSÉS RUSSES RAPATRIÉS



Les invalides arrivés par le même bateau que les grands blessés prennent leur premier repas dans le réfectoire vaste et bien aéré de l'hôpital auxiliaire dont une partie leur a été affectée. Le repos, les bons soins et surtout le grand air salubre de la mer ne tarderont pas à leur rendre la santé.



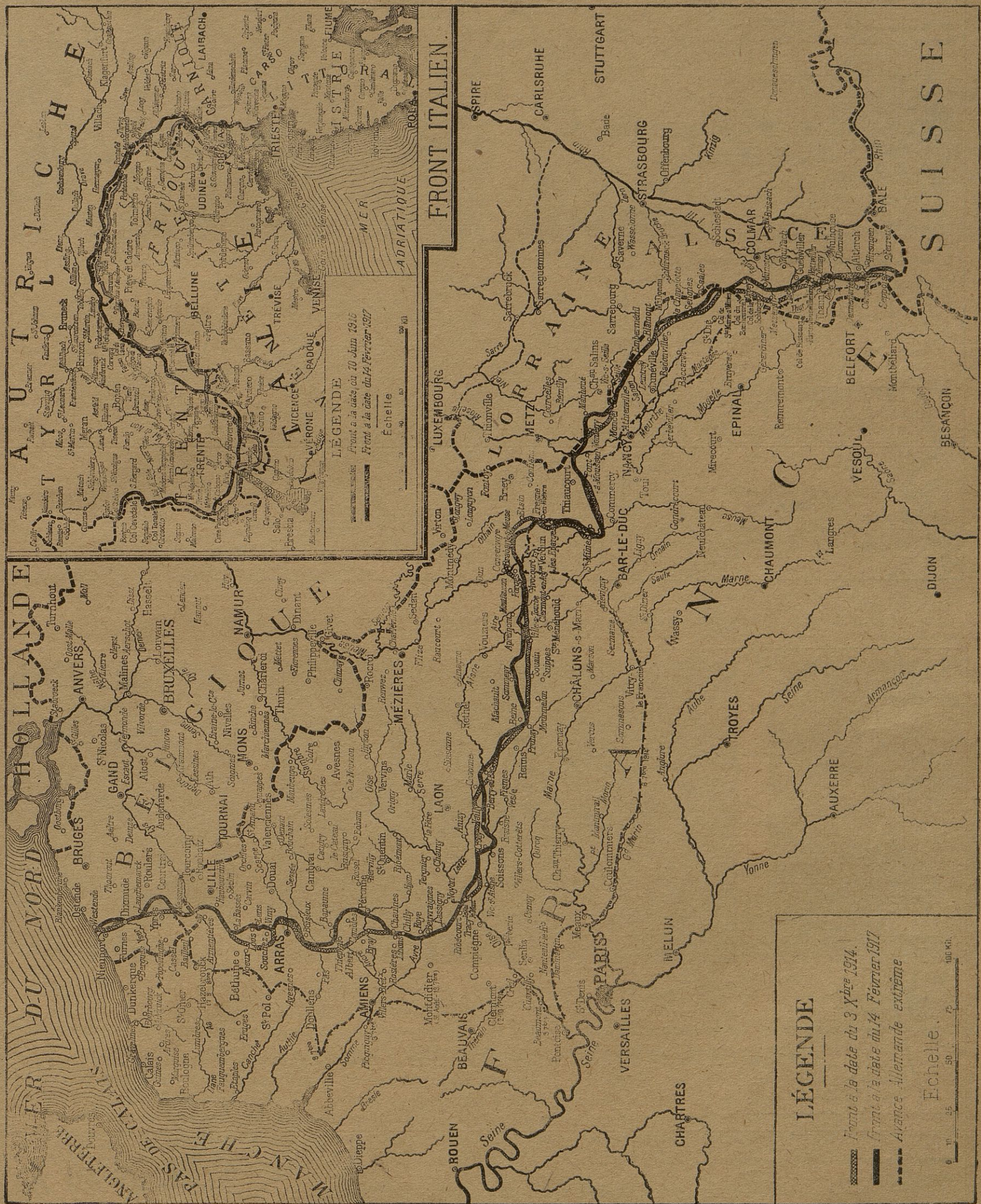
Une des salles de l'hôpital auxiliaire de Torneo avec quelques-uns de ses pensionnaires qui sont des grands blessés russes. Auprès d'eux, un groupe d'infirmières volontaires. Dans le médaillon : l'invalides rapatrié qui débarqua le premier à Torneo ; les gaz l'ont rendu aveugle.



A Torneo, en Finlande, un hôpital auxiliaire reçoit les grands blessés et invalides russes rapatriés par la Suède après leur captivité en Allemagne. Voici l'arrivée du bateau qui les amène. A la porte de la cabine, le médecin suédois et les soldats qui accompagnent le convoi saluent, tandis qu'une musique, à terre, joue l'hymne russe. A droite, sur le pont, un pauvre soldat russe devenu dément à la suite de mauvais traitements que les Allemands lui ont fait subir. Au fond, la ville suédoise d'Haparanda.



## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



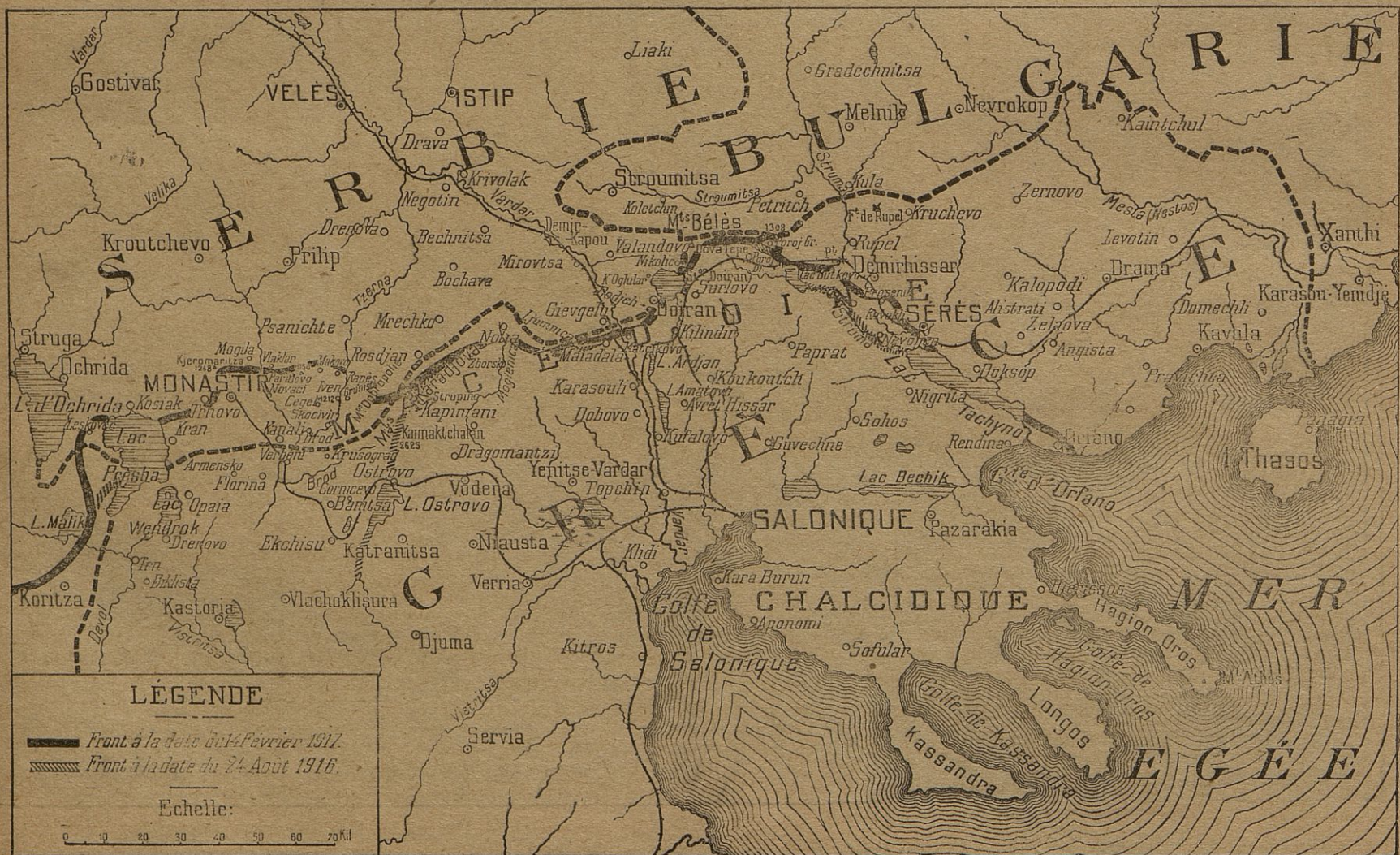
LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

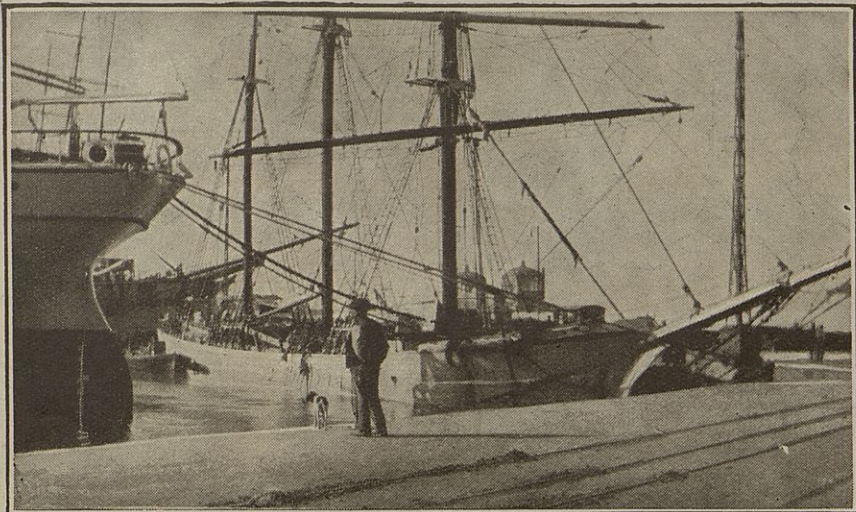


## LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS

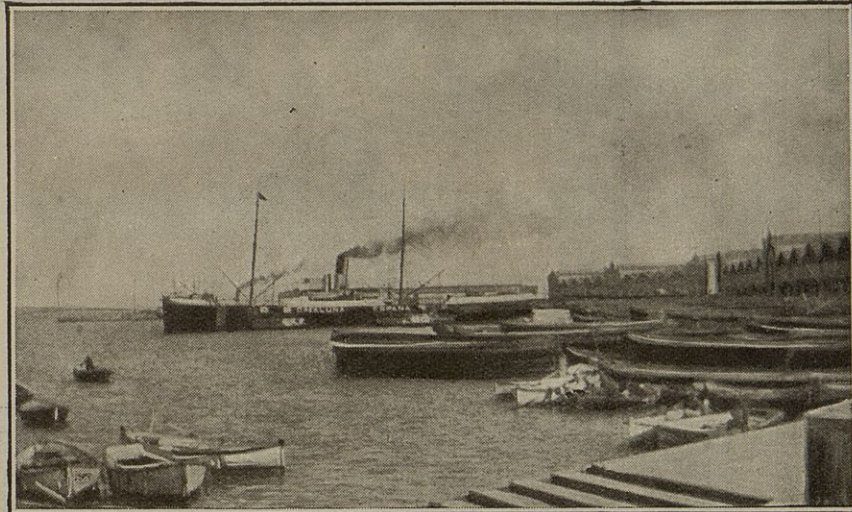




## LE BLOCUS ET LES PORTS ESPAGNOLS



Trois-mâts russe torpillé et réfugié dans un port.



Dans le port de Valence : vapeurs chargés d'oranges.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONTS RUSSE ET ROUMAIN.** — On ne parle plus depuis quelques jours de combats dans la région de Mitau, où il est vraisemblable que la rigueur de l'hiver finit par contrecarrer les opérations après les avoir facilitées. D'ailleurs, d'une extrémité à l'autre du front russe, ce ne sont qu'incidents de guerre sans aucune répercussion possible sur la situation générale des belligérants. Une tranchée gagnée, une tranchée perdue, la capture d'une mitrailleuse ou d'une patrouille, telle est la substance des communiqués. Les Allemands ont bombardé Stanislaw avant de procéder, sur le front de cette ville, à une attaque qui fut repoussée. Une autre affaire, d'ailleurs peu d'importance et aussi nulle en résultats, a eu lieu au nord-est de Smorgone. Cette localité est une station du chemin de fer de Vilna à Minsk et se trouve à proximité de Molodetchno par où arrivent, du centre de l'empire, les ravitaillements pour un immense secteur du front russe. Dans l'affaire en question, les Russes ont voulu, pour des raisons sans doute toutes locales, déplacer leurs lignes au détriment de celles des Boches, qui ont réagi assez vigoureusement ; après attaque et contre-attaque, les positions respectives sont finalement restées ce qu'elles étaient auparavant. Le 14, nos alliés annoncent que, dans la région d'Olekin, ils se sont emparés de la localité de Varonka, ainsi que de hauteurs avoisinantes.

En Roumanie, un communiqué direct de Jassy, en date du 10, nous apprend que « en dehors de quelques petites actions, la situation est sans changement sur tout le front ». Ces petites actions consistent en reconnaissances, en combats entre patrouilles ; les Impériaux ne font pas plus que les Russo-Roumains preuve d'initiative : il semblerait qu'ils veulent créer sur le Sereth

des positions défensives, car le même communiqué dit que « sur le Sereth, l'artillerie russe a empêché les travaux de l'ennemi dans la région des villages de Vadul, Roshea-Caleni et Mehaleu ». En résumé, on ne peut guère, sur ce front, escompter d'événements importants avant le retour de la bonne saison. Le 14, Petrograd nous informe qu'un combat assez violent a éclaté à proximité de la chaussée Jacobeni-Kimpolung, où récemment nos alliés ont remporté de gros avantages ; au début de l'attaque, les Russes perdent une hauteur sur laquelle l'ennemi dirigeait un gros effort ; mais finalement ils la reprennent et font à l'assaillant plus de 150 prisonniers.

**FRONT DE MACÉDOINE.** — Depuis quelques jours on constate sur ce front un réveil d'activité quant aux opérations d'infanterie, car l'artillerie n'a guère chômé. Des engagements éclatent un peu partout. Le 8, nos avant-postes occupent Ojani et sont devant Vesteni ; le 13, les Italiens s'emparent d'Ersek. Le 14 se produit une grosse attaque contre la cote 1.050 à l'est de Paralovo ; après une lutte mouvementée, les Italiens finissent par reprendre à l'ennemi des tranchées dans lesquelles il avait pu prendre pied.

**MÉSOPOTAMIE.** — De ce lointain théâtre de la guerre, dont si longtemps on ne parla pas, les nouvelles sont maintenant fréquentes, et elles sont bonnes. Nos alliés poursuivent méthodiquement leurs opérations contre Kut-el-Amara, base d'une marche ultérieure contre Bagdad. Peu à peu refoulés le long du Tigre, les Turcs sont actuellement contenus dans une boucle du fleuve, au sud-ouest de la ville, entre le fleuve et les tranchées des Anglo-Indiens. Ils ne peuvent s'échapper qu'en franchissant le Tigre auquel ils sont adossés, ou en forçant les lignes de nos alliés, ce qui ne paraît pas facile. Par la situation de ces derniers, Kut-el-Amara est cernée sur trois faces et semble bien compromise.

GÉNÉRAL GROSSETTI  
de l'armée de Salonique.M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, arrivant à Paris avec  
Mme Gérard. Au milieu, M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis à Paris.GÉNÉRAL GUILLEMIN  
Le nouveau directeur de l'aéronautique  
à l'intérieur et aux armées.

## NOTRE PRIME

## AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, le **bon-prime** inséré dans ce numéro, à la page IV des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande suivant tarif réduit indiqué sur ce bon. Nous acceptons les photos défectueuses ou à transformer avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

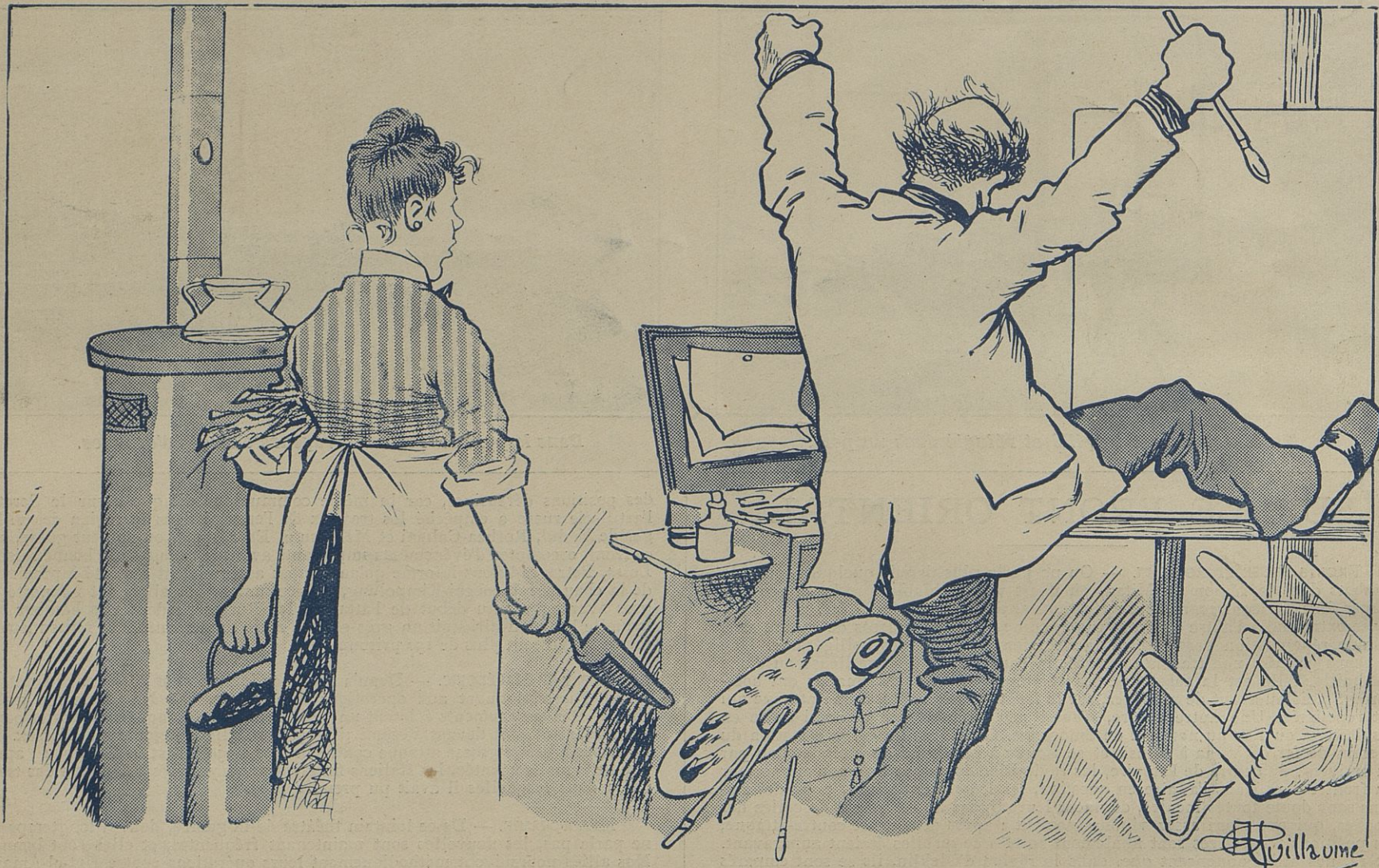
**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 122 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 10 et intitulé : « Sous-marin autrichien remis en service dans la marine italienne. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



# La Guerre en Caricatures



UNE SOLUTION, PAR ALBERT GUILLAUME

— Ça me fait suer leurs propositions de paix !...  
— Alors, monsieur, c'est peut-être pas la peine d'allumer ? ça économiserait le charbon...



Ne seront taxés que les spécialités pharmaceutiques  
ayant une « puissance curative » (sic).

LES NOUVEAUX IMPOTS, PAR ALBERT GUILLAUME

— Dites donc, patron, mince de réclame pour ceux qui seront taxés !...